

Monika BURJÁN

Les premiers échos du naturalisme français dans la presse hongroise entre 1873 et 1880

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et en particulier à partir des années 60, la présence de la littérature française est très marquante dans la vie littéraire hongroise. Cette présence est très variée et se manifeste à plusieurs niveaux. Le premier niveau est celui de l'attention, de l'intérêt. La presse hongroise informe régulièrement ses lecteurs des actualités de la vie littéraire française : le programme des théâtres de Paris est tout autant présenté que les nouveautés de la librairie française ; le lecteur hongrois contemporain est au courant du succès ou de l'échec des pièces nouvellement mises en scène, il connaît le mode de vie, les habitudes, les projets de travail des romanciers ou des dramaturges à la mode. Le deuxième niveau est celui de la présence effective.¹ C'est tout d'abord le drame social et le vaudeville qui conquièrent la scène hongroise : au Théâtre National, les représentations des pièces françaises se succèdent et il arrive souvent qu'entre les premières françaises et hongroises de la même pièce, il ne s'écoule pas plus que quelques mois.² En ce qui concerne le roman et la nouvelle, les quotidiens publient en feuilleton des œuvres d'auteurs français et si l'on consulte le catalogue des éditeurs³, la prépondérance des traductions des romans français saute aux yeux. Il faut remarquer cependant que ce n'est pas tellement la grande littérature qui domine, mais plutôt la littérature de consommation : des romans sentimentaux, des romans noirs et gothiques, des romans d'aventures écrits par des auteurs bien connus à l'époque - totalement oubliés de nos jours. En revanche, on cherche en vain les réalistes français : Balzac, Stendhal, Flaubert ne sont pas encore traduits. Pourquoi ? La critique littéraire officielle de l'époque juge trop aiguë la représentation de la société par ces auteurs et donne sa préférence aux romanciers réalistes anglais. C'est ce qui peut - en partie - expliquer le fait que Balzac restât longtemps non traduit. Stendhal n'est pas vraiment encore reconnu à cette époque-là, même en France ; ce n'est donc pas étonnant qu'il fût inconnu en Hongrie. En ce qui concerne Flaubert, bien que la presse hongroise publiât de temps en temps des critiques et des comptes rendus de ses œuvres, les

¹ Le troisième niveau serait celui de l'influence dont l'analyse dépasserait les cadres de la présente étude.

² RÉDEY, Tivadar, *A Nemzeti Színház története*, Budapest, 1937. Les dramaturges les plus populaires sont Legouvé, Scribe, Augier, Dumas fils et, avant tout, Sardou.

³ PETRIK, Géza, *Magyar könyvészet*, 1860-1875, Budapest, 1885. KISZLINGSTEIN, Sándor, *Magyar könyvészet*, 1876-1885, Budapest, 1890. Voir encore les publicités des éditeurs dans les périodiques contemporaines.

premières traductions n'apparaissent qu'à la fin de sa carrière.⁴ Les auteurs romantiques - Dumas père, Victor Hugo, Georges Sand - sont toujours très populaires; les journaux ne cessent d'informer les lecteurs sur leur activité littéraire et sur leur vie intime. Les éditeurs s'empressent d'acheter le droit de traduction des romans récemment publiés pour pouvoir offrir le plus vite possible au public la nouvelle „friandise” littéraire. A partir de la fin des années 70 et du début des années 80, les romanciers de la grande génération romantique se trouvent repoussés sur la liste des libraires hongrois par de nouveaux noms : à côté d'Octave Feuillet, Georges Ohnet et Alfred Theuriet qui inondent littéralement le public de leur romans fleur bleue, on rencontre de plus en plus souvent le nom d'Émile Zola. Les succès émaillés de scandales du chef de l'école naturaliste n'ont pas échappé aux éditeurs ayant du flair : dans l'espoir d'un grand profit, ils commencent à faire paraître très tôt les romans de Zola. Mais lors de la publication des premières traductions, Zola et le mouvement naturaliste n'étaient pas inconnus du public hongrois car plusieurs articles parus les années précédentes dans la presse hongroise traitaient déjà du nouveau phénomène littéraire et de l'activité de son fondateur. Imre Bori écrit dans l'avant-propos de son ouvrage intitulé *A magyar irodalom modern irányai II. Naturalizmus* [‘Les tendances modernes de la littérature hongroise II. Naturalisme’]:

„L'examen plus minutieux des feuilles contemporaines prouverait, par la multitude des données, à quel point le processus de la diffusion du naturalisme français dans la littérature hongroise était riche, avec quelle vitesse se répandaient ses idées dans le public et dans la critique.”

La tâche indiquée par Bori n'est pas mince : d'une part, parce que l'essor économique et social qui suit le compromis austro-hongrois de 1867 entraîne l'accroissement spectaculaire du nombre des périodiques. D'autre part, parce que ces journaux anciens se trouvent souvent aujourd'hui en si mauvais état que les bibliothèques ne donnent pas la permission de les consulter. En 1996, et malgré ces difficultés, j'ai entamé, avec l'aide de mes étudiants, le dépouillement des journaux accessibles dans les bibliothèques publiques et universitaires de Szeged⁵. Étant donné que le travail exige beaucoup de temps, cet article a pour but de rendre compte de l'état actuel des recherches. Le nombre de périodiques déjà examinés est cependant

⁴ L'une des revues littéraires de l'époque, *Koszorú*, publie en 1863 une critique de *Salammbô* et en 1881, dans ce même journal paraît une analyse du dernier roman de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*. (*Salammbô. Francia új regény, írta Flaubert Gustáv* [‘*Salammbô. Nouveau roman français, écrit par Gustave Flaubert*’] *Koszorú*, 1863 n° 5, p.116-117 ; „Flaubert utolsó regényéről a Bouvard és Pécuchetről” [‘Du dernier roman de Flaubert, Bouvard et Pécuchet’], *Koszorú*, 1881, 5^e vol, p. 560-564.

Selon l'état actuel des recherches, les premières traductions hongroises de Flaubert sont les suivantes : *Együgyű szív* (*Un cœur simple*), *Fővárosi Lapok*, 1877, n° 121-130 ; *A St. Julien legendája* (*La Légende de saint Julien l'Hospitalier*), *Fővárosi Lapok*, 1877, n° 148-154. En 1881, on édite la traduction hongroise de *Bouvard et Pécuchet*, sous le titre *Két újkori Don Quixotte* [‘*Deux Don Quichottes modernes*’].

⁵ BORI, Imre, *A magyar irodalom modern irányai II. Naturalizmus I*, Újvidék, Forum Könyvkiadó, 1898, p. 10.

Je remercie ici des étudiants en français de l'École Supérieure de Pédagogie qui, grâce à leur travail consciencieux, ont contribué à la progression des recherches.

assez considérable pour pouvoir tirer quelques conclusions concernant le rythme et le mode de la diffusion du naturalisme français en Hongrie.⁷

C'est en 1871 que Zola publie le premier volume du cycle Rougon-Macquart, *La Fortune des Rougon* pour progresser désormais au rythme moyen d'un roman par an jusqu'en 1893 où il fait paraître le dernier des 20 volumes de son „histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire”. Pendant ce temps, il ne cesse d'écrire et de publier dans différents journaux ses articles polémiques et ses études théoriques qui forment et renforcent peu à peu la doctrine naturaliste. Nous avons vu ci-dessus l'attention que la presse hongroise prête à la littérature française ; la question se pose donc : à quel moment apparaissent dans les journaux hongrois les premiers articles rendant compte du nouveau mouvement littéraire ? Les ouvrages consacrés au thème du naturalisme ne s'occupent guère de l'histoire de la diffusion du naturalisme français en Hongrie. Comme nous l'avons constaté ci-dessus, Bori, dans l'avant-propos de son livre, attire l'attention sur cette tâche blanche de la philologie hongroise, quoique dans ce même avant-propos et dans l'un des chapitres du livre il mentionne quelques dates importantes. Mais le volume ne contenant pas de liste des notes, cela ne facilite pas significativement les recherches. Dans le chapitre de son livre intitulé *A naturalizmus* [*Le naturalisme*] traitant du naturalisme hongrois du tournant du siècle, Mihály Czine n'accorde que quelques lignes à la question de la diffusion du naturalisme français en Hongrie.⁸ Un mémoire universitaire écrit en 1934 analyse le rapport de la critique hongroise et Zola et l'influence que le roman zoléen a exercé sur la littérature hongroise.⁹ A propos de la parution dans la presse hongroise des premiers articles s'occupant du naturalisme français, Erzsébet Schreiber, l'auteur du mémoire, constate :

„à partir des années 80 du siècle dernier, mais surtout dans la dernière décennie du XIX^e et dans la première du XX^e, les œuvres et les idées de Zola ont eu un grand retentissement dans la critique hongroise. C'est vers 1879-80 qu'on rencontre les premières études sur Zola. Frigyes Riedl et Tamás Szana sont les premiers à présenter Zola dans les périodiques. Après cette date, les études critiques pour et contre se multiplient dans la presse hongroise.”¹⁰

⁷ Les périodiques dépouillées jusqu'à la rédaction de la présente étude sont :

1) *Fővárosi Lapok*, 1864-1867 et 1871-1886.

2) *Vasárnapi Újság*, 1870-1885.

3) *Figyelő*, 1871-1888.

4) *Koszorú*, 1879-1885.

5) *Budapesti Szemle*, 1873-1885.

6) *Egyetemes Philológiai Közlöny*, 1885-1918.

7) *Magyarország és a Nagyvilág*, 1866/I, 1873, 1876, 1879, 1882-83.

8) *Reform*, 1870-1871.

9) *Pesti Hírlap*, 1879, 1880. január-július, 1882 január-június, 1885 január-február.

10) *A Hon*, 1868-1869, 1872 január-szeptember, 1873 október-december, 1874 szeptember-december.

11) *Egyetértés*, 1879 január-április, szeptember-december, 1881 június-augusztus, 1883 január-mars.

12) *Ország-Világ*, 1880, 1888-1889.

13) *Magyar Újság*, 1867-68, 1892-93, 1896.

⁸ CZINE, Mihály, *A naturalizmus*, Budapest, 1967, p. 113-114.

⁹ SCHREIBER, Erzsébet, *Zola és a magyar irodalom*, Pécs, 1934.

¹⁰ SCHREIBER, p. 29-30.

Dans le chapitre principal de son ouvrage, Schreiber présente les opinions des critiques hongrois en les regroupant selon s'ils condamnent ou acceptent l'art du romancier naturaliste. La majorité des citations et des renvois proviennent des textes écrits entre 1890 et 1930 ; Schreiber n'examine donc pas les tout premiers stades de la réception. Les articles traitant du mouvement naturaliste en 1879-1880 et mentionnés par Schreiber ne sont pas les premiers échos du mouvement bien que cette date-là soit considérée comme particulièrement importante dans l'histoire de la diffusion du naturalisme et pas seulement du point de vue hongrois. Yves Chevrel, dans son livre étudiant les différents aspects du naturalisme international¹¹ situe la première lame de fond naturaliste en 1879-1880, date à laquelle le phénomène littéraire resté jusqu'alors exclusivement à l'intérieur des frontières françaises se répand à travers toute l'Europe. Notre propos est justement de démontrer par la suite que les premières études parues dans la presse hongroise sur Zola et sur le naturalisme français sont antérieures à cette date-là, que le public hongrois se trouvait informé de la naissance et de la progression de la nouvelle école littéraire à peine quelques années après la publication du premier volume du cycle Rougon-Macquart, et qu'en 1879 on rencontre déjà de nombreux articles consacrés à ce sujet dans les périodiques les plus divers. Voyons donc où, quand et dans quelle présentation le lecteur hongrois contemporain a entendu parler pour la première fois d'Émile Zola et de son école littéraire.

D'après l'état actuel de nos recherches, les premiers articles sur les œuvres de Zola ont été publiés dans *Fővárosi Lapok*, journal de Károly Vadnay. Ce journal qui se qualifiait de „quotidien littéraire” était le journal préféré du grand public. C'est le goût et l'objectif de son rédacteur qui déterminait le caractère et le contenu du journal. Vadnay était le représentant de „la tendance patricienne du goût plébéien moyen” „où se trouvait mêlés quelques éléments réalistes modernes, surtout ceux des romans et des drames 'sociaux' de la littérature du Seconde Empire”¹². Il n'a pas destiné son journal à une élite, mais au grand public, en lui offrant à la fois la nourriture et le „dessert” intellectuels. Pour asseoir la popularité de son quotidien littéraire, à côté des poèmes, des romans et des nouvelles publiés en feuilleton et des critiques, il donne également des nouvelles de la vie mondaine. Il est au fait de l'actualité, suit de près les événements littéraires et artistiques des pays occidentaux, et on peut dire que la France y reçoit une place privilégiée : les correspondants permanents se hâtent d'informer les lecteurs de la réception d'une nouvelle pièce, de la publication d'un nouveau roman. Dans le feuilleton, on rencontre souvent des articles traitant de quelque question de la littérature française. Le niveau, le ton et le caractère de ces écrits peuvent être très variés, de la familiarité un peu boulevardière d'un reportage jusqu'aux études approfondies qui examinent une période ou un style littéraire, présentent un écrivain, analysent une ou plusieurs œuvres. Une grande partie de ces articles littéraires n'est pas originale mais est la traduction ou plutôt l'adaptation des textes parus dans des périodiques étrangers, surtout allemands,

¹¹ CHEVREL, Yves, *Le Naturalisme*, PUF, Lettres Modernes, 1982, p. 40.

¹² *A magyar irodalom története*, 4^e vol., Budapest, Akadémiai Kiadó, 1965, p. 448-449.

autrichiens et français. Le texte dont on peut supposer qu'il est le premier à s'occuper en Hongrie de l'activité littéraire d'Émile Zola entre dans cette catégorie. Il fut publié dans le feuilleton des *Fővárosi Lapok*, dans les numéros 179-180 de l'année 1873, sous le titre „Les nouvelles productions romanesques de la littérature française”. C'est d'après l'analyse, d'un critique français, Paul Bourget, parue dans la *Revue des Deux Mondes*¹³ que l'auteur hongrois - dont on ne connaît que les initiales, (H.S.) - présente les deux tendances que l'on peut distinguer dans la littérature romanesque française : le réalisme et le piétisme. En comparant les deux textes, on peut constater que l'article hongrois n'est pas une traduction fidèle de l'écrit de Bourget. Il est beaucoup plus court, beaucoup moins analytique que l'original et il y manque plusieurs idées marquantes, entre autres la question de départ du critique français : comment serait le roman idéal ? Bourget donne tout de suite une réponse exacte à cette question pour pouvoir démontrer par la suite que les romans publiés dans les derniers temps en France sont loin de satisfaire les exigences imposées :

„D'abord il (le roman idéal) devrait être humain, et par ce mot nous entendons qu'il dédaignerait les créations monstrueuses dont nous obsèdent les réalistes. Comme nous voulons un apaisement, il respirerait l'amour d'une existence meilleure, plus simple que notre vie moderne, toujours si agitée (...). Le roman que nous désirons se soucierait donc peu de peindre des fous et des malades, il retrouverait la beauté dans l'étude des choses simples et des sentiments nobles.”¹⁴

Et Bourget ne se contente pas de donner le portrait du roman idéal, il retrace en même temps les devoirs auxquels ne saurait se soustraire aucun écrivain qui se respecte : „la vérité humaine et morale, le souci du style et le patriotisme”.¹⁵ Ces critères coïncident avec les exigences que la critique officielle hongroise contemporaine prescrit pour les écrivains et sur la base desquels les critiques conservateurs vont condamner quelques années plus tard les représentants de l'école naturaliste. L'auteur hongrois laisse de côté le problème du roman idéal. Son point de départ est différent : il souligne le rôle privilégié du genre romanesque dans la littérature contemporaine car il considère que le roman est le plus susceptible de présenter les conditions sociales et d'exprimer la mentalité de l'époque. Or, examiner les nouvelles productions romanesques est important non seulement du point de vue littéraire mais aussi du point de vue moral et politique. Après cette brève introduction, il passe à la présentation des deux tendances qui prédominent dans la littérature française contemporaine et qui reflètent deux visions du monde opposées. C'est le matérialisme qui se manifeste dans le réalisme, tandis que l'idéalisme s'incarne dans le piétisme abstrait. L'auteur remarque que l'existence simultanée de ces deux tendances ne caractérise pas uniquement la littérature française, mais que c'est un phénomène marquant de toute la littérature européenne, voire américaine.

¹³ BOURGET, Paul, *Le roman réaliste et le roman piétiste*, in *Revue des Deux Mondes*, 106^e vol., livraison du 15 juillet, 1873.

¹⁴ *Revue des Deux Mondes*, p. 455.

¹⁵ BOURGET, p. 456.

Par la suite, il expose les mauvais côtés de la première tendance qu'il appelle, en ajoutant un adjectif expressif au substantif, „réalisme épais”. Cette expression plastique que la critique hongroise va reprendre et qu'elle utilisera encore longtemps, désigne sans aucun doute le mouvement naturaliste. Et ce n'est pas un hasard si le terme „naturalisme” n'apparaît pas encore dans cet article. A cette période-là, le début des années 70, non seulement en Hongrie, mais dans toute l'Europe, le mot ne s'emploie que dans une acception philosophique ou, tout au plus, dans le registre de la critique d'art pour désigner une certaine conception de la peinture au XVII^e siècle, encore pratiquée au XIX^e. Zola, d'ailleurs, commence à utiliser le mot à partir de 1865 dans quelques articles critiques. En 1868, dans la préface écrite pour la deuxième édition de *Thérèse Raquin*, il évoque le „groupe d'écrivains naturalistes auquel [il a] l'honneur d'appartenir”. En 1872, dans une „Causerie de dimanche” donnée au *Corsaire*, il parle de „l'école moderne du naturalisme” et fait espérer l'action prochaine de „ce groupe naturaliste [...] qui continuera le mouvement scientifique du siècle”. L'étiquette „naturaliste” ne va se divulguer effectivement qu'à partir de 1875, l'année où Zola commence à publier dans *Le Messager de l'Europe* et popularise l'idée que le naturalisme est la forme actuelle et vivante de la littérature contemporaine qui prend en charge l'esprit scientifique du temps.¹⁶ Mais en 1873, année de la publication de l'article de *Fővárosi Lapok*, le chaos règne dans l'emploi des termes. L'adjectif réaliste peut aussi bien signifier „naturaliste” que l'adjectif matérialiste. Et même, pour accentuer encore le désordre, le mot „naturaliste” s'emploie traditionnellement, en Hongrie aussi bien qu'en Allemagne par exemple, pour désigner les artistes autodidactes qui pratiquent leur activité sans apprentissage préalable.¹⁷ Après ce court aperçu sémantique, examinons la manière dont le journaliste hongrois caractérise les représentants de la tendance du „réalisme épais” :

„Nous vivons une époque réaliste. On dit qu'il ne faut pas être sentimental. La science est étroitement liée aux faits et explique l'influence exclusive que le milieu exerce sur l'homme. Plusieurs des romanciers sont devenus réalistes. Leur objectif principal est de décrire les choses telles qu'elles sont, la moralité devient indifférente. La théorie de l'influence du milieu doit se manifester dans la description proche d'un inventaire des ameublements, des maisons, des jardins. Il est incontestable qu'il y avait quelques romanciers célèbres qui tenaient à certains aspects de cette théorie, mais les successeurs s'y tiennent servilement, aussi manquent-ils les mérites des devanciers.”¹⁸

Le feuilletoniste hongrois suit l'article original mais laisse de côté d'importants chaînons logiques, et le ton de son écrit est beaucoup plus modéré que celui employé par Bourget qui ne dissimule point son aversion pour les romans de Zola. Jusqu'à la rédaction de l'article, trois volumes du cycle Rougon-Macquart avaient été publiés

¹⁶ CHEVREL, p. 22-25.

¹⁷ Cf. l'entrée „Naturalista” dans *Atheneum Kézi Lexikona*, Budapest, 1893, t. II, 1239 et dans *Pallas Nagy Lexikona*, Budapest, 1896, t. XII, p. 1020.

¹⁸ *Fővárosi Lapok*, 1873. n° 179, p. 778.

(*La Fortune des Rougon, La Curée, Le ventre de Paris*), et Bourget ne manque pas de remarquer malicieusement que, quoique Zola promette encore d'autres récits qui mèneront jusqu'à Sedan, ces trois volumes lui suffisent largement pour apprécier la manière d'écrire de l'auteur. Selon le critique français, c'est une vérité reconnue que le style révèle la qualité même et la nature intime d'un esprit : de ce point de vue, et dès l'abord, Zola apparaît comme un homme pour lequel le monde intérieur n'existe pas. Sa façon d'écrire, sensuelle et dépravée, où le verbe et le substantif, „ces muscles et ces os de la phrase” sont bannis par la surabondance des adjectifs, est un attentat réel contre la langue française. Il passe ensuite à la théorie de Zola en relevant que le romancier considère le vice et la vertu comme étant deux produits physiologiques d'accidents nerveux et sanguins. Bourget ne veut pas s'arrêter à discuter les assertions de Zola „dont l'apparence scientifique n'impose plus qu'aux ignorants”, il préfère examiner la façon dont Zola conçoit les caractères. Il range les personnages zoléens en deux catégories : les uns sont des misérables „hideux d'impuretés ou de cupidité”, les autres des enfants malades, rêveurs. La raison de cette classification est la volonté de démontrer que dans les œuvres de Zola il n'y a pas de véritables caractères parce que chez lui, comme chez les autres naturalistes du siècle (et c'est la première et la dernière fois où l'on rencontre le terme technique „naturaliste” dans le texte français !)¹⁹, le tempérament a remplacé l'âme. Il pense que pour créer un caractère il suffit de décrire les meubles, les tapis, les vêtements, „toutes les choses au milieu desquelles un personnage est placé, toutes les jouissances et toutes les douleurs que peut lui procurer une existence purement physique...”. Tel que l'a montré son style sensuel, violent, „ignorant des idées”, Zola a dû se perdre dans le monde des impressions matérielles ce qu'il n'a pas manqué de faire selon Bourget. Le journaliste hongrois ignore les longs développements du critique français ; en revanche, il exprime son étonnement provoqué par les objets des descriptions (pyramides de fruits dans les Halles, repas, épaules nues, etc.) et il reproche à Zola le style saccadé et touffu qu'il n'est pas nécessaire de présenter aux lecteurs hongrois, puisque „c'est déjà à la mode chez nous aussi.” Pour finir, H.S. reprend la conclusion de Bourget dans laquelle ce dernier accuse les romanciers contemporains de „confondre constamment la brutalité et l'énergie, de vouloir substituer la morale à la physiologie ou à l'influence sociale. (...) Ainsi ils se matérialisent, leur style devient banal ou forcé, dépourvu de toute poésie.”²⁰ Il passe cependant sous silence la dernière remarque sarcastique du critique français selon laquelle les œuvres de Zola ne servent qu'à étudier l'extrême déviation du goût contemporain.

Après avoir passé en revue les caractéristiques du piétisme, l'auteur hongrois constate que les deux tendances à la mode, le „réalisme épais” aussi bien que le piétisme, sont nuisibles et non seulement du point de vue littéraire, mais aussi du point de vue de la morale, parce qu' „elles ne créent pas de caractères, n'ennoblissent pas, n'enthousiasment pas, ne soulèvent pas ; et pourtant sans cet effet la poésie manque son but”²¹. Il est convaincu que la littérature reflète l'état de la société, et que

¹⁹ *Revue des Deux Mondes*, 1873. 106^e vol., p. 459.

²⁰ *Fővárosi Lapok*, 1873. n° 179, p. 778.

²¹ *Fővárosi Lapok*, 1873. n° 180, p. 780.

les maladies de la société se répercutent sur la littérature. Le „réalisme épais” et le piétisme sont donc les projections littéraires d’une société malade contre lesquelles il met en garde les écrivains hongrois, tout en exprimant l’espoir que „la mentalité saine de la race hongroise” va leur éviter ces fausses routes. Dans cet article, qui peut donc être considéré comme la première annonce du naturalisme français dans la presse hongroise, apparaissent déjà, quoique moins vigoureusement, et surtout avec moins d’aversion que dans le texte source, les accusations que la critique traditionaliste, conservatrice hongroise portera contre l’école naturaliste dans les années à venir, et qui ont un double caractère, à la fois esthétique et moral. Et il apparaît également une opinion qui, par la suite, deviendra un véritable leitmotiv : jusqu’à ce qu’il soit évident que le naturalisme a ses adeptes en Hongrie, les critiques hongrois sont persuadés que la nouvelle école sera sans influence sur la littérature hongroise ayant – selon eux – un goût plus sain, plus noble.

Après la parution de cet article en 1873, le silence régnera, pendant quelques années, autour du naturalisme : du moins dans les périodiques jusqu’ici dépouillés, il n’en est pas question. C’est en 1877 que l’on rencontre de nouveau le nom d’Émile Zola, mais ce n’est pas en rapport avec le naturalisme. Dans deux numéros successifs des *Fővárosi Lapok*, on publie un récit qui appartenant au volume *Contes à Ninon*, la première œuvre de Zola publiée en 1864.²² Ce recueil qui représente donc Zola antérieur au courant naturaliste sera d’ailleurs traduit en hongrois et édité par les frères Révai en 1882, année où le nom du maître du naturalisme sera, pour les libraires, le plus sûr garant de profit.²³ En 1878, c’est encore *Fővárosi Lapok* qui fait paraître un texte constituant une étape importante dans la réception du naturalisme français. L’article publié dans trois numéros successifs du quotidien littéraire sous le titre „A realizmus fejlődése századunk francia regényköltészetében” [‘Le développement du réalisme dans la littérature romanesque française de notre siècle’] a été écrit par Béla Liszka d’après une étude parue dans *Nord und Sud* de H. Breitingen, professeur de Zurich. Il commence par évoquer une thèse de Schiller selon laquelle c’est l’équilibre harmonique du „réel et de l’idéal” qui crée la perfection esthétique. Par la suite, l’auteur examine comment cet équilibre se trouve renversé dans la littérature romanesque française du XIX^e siècle et présente ce processus qualifié par lui de „pathologique” et „qui débute par la réaction des romantiques contre le classicisme, continue par les boniments de l’école de l’art pour l’art contre le sentimentalisme romantique puis par l’apparition, en 1857, du roman physiologique mis au service de l’érotique et finit par l’activité de Balzac, de Sue, de Champfleury, d’Hugo et de Zola qui font entrer le roman dans le domaine du

²² ZOLA Émile, *A császár vendégei* [‘Les hôtes de l’Empereur’], *Fővárosi Lapok*, 1877, n° 91-92.

²³ Le tome VII de l’année 1882 de la revue littéraire, *Koszorú* informe les lecteurs de la publication des *Contes à Ninon* : „Les frères Révai viennent de publier un recueil de contes et de nouvelles de Zola sous le titre *Ninonhoz* [‘A Ninon’]. Zola qui, dans les derniers temps, a fait beaucoup de tapages avec ses romans représentant un réalisme épais, avait écrit précédemment maints petits contes qui témoignent d’une connaissance profonde de la vie, d’une manière de voir poétique et d’une humeur chaleureuse. Le recueil *A Ninon* contient ces contes dont certains connus du public hongrois car ils ont déjà été publiés dans différents journaux.”

socialisme pessimiste”²⁴. Ce que dit cette étude de Zola pourrait très bien provenir de l'article de Paul Bourget présenté ci-dessus. Le même ton hostile, les mêmes constatations méprisantes, la même conclusion. Zola n'est mentionné que comme l'auteur des „monstres repoussants” dont l'exemple prouve lumineusement comment le „goût du jour” peut gâter un beau talent. Bien qu'à l'époque de la rédaction de l'article sept volumes du cycle *Rougon-Macquart* soient déjà publiés, l'auteur ne mentionne que le titre des deux premiers romans. Il tente également de présenter un peu la théorie, en citant la célèbre préface de *la Fortune des Rougon*, mais la traduction maladroite (faite probablement de l'allemand) rend le texte incompréhensible. Ce qui soulève son indignation, c'est que Zola considère l'homme comme un animal et utilise de surcroît un vocabulaire qui rend difficile la lecture, même pour le lecteur français. Mais il n'y a pas de quoi s'inquiéter car „dans la vie littéraire (...), heureusement, il n'y a pas de maladie mortelle. Cette tendance va s'essouffler et céder la place à un goût plus sain.”²⁵ Il découvre les signes d'amélioration dans les romans d'Alphonse Daudet parce que ce dernier „ne dépasse pas le réalisme de Dickens et, comme le grand romancier réaliste anglais, il sait insuffler une âme sensible, une pensée humaine à ses œuvres.”²⁶ Ce qui veut dire que tandis que le réalisme modéré est acceptable, l'„exagéré” qui est considéré comme sans goût et sans morale est à condamner puisqu'il ne satisfait pas le principe schillerien du juste-milieu.

Les premières présentations du naturalisme ne sont donc pas de première main, mais reflètent l'opinion des critiques étrangers. 1879 est l'année qui voit se multiplier spectaculairement le nombre des publications sur le naturalisme²⁷, et plusieurs de ces articles témoignent déjà d'une lecture personnelle, de la connaissance effective de l'œuvre présentée. Nous avons vu l'hostilité de la critique conservatrice française et allemande envers la nouvelle tendance littéraire ; or, les premiers comptes rendus individuels hongrois sont plus mesurés, plus tolérants, il arrive même qu'ils montrent une certaine sympathie envers le mouvement naturaliste. Tels sont par exemple les articles parus dans le mensuel *Havi Szemle*. Ce journal critique de courte vie, rédigé par Zsigmond Bodnár était „une première tentative de ralliement des intellectuels bourgeois oppositionnels, représentait le scientisme bourgeois positiviste, matérialiste, éclairé de l'époque”²⁸, rompait des lances pour le réalisme littéraire en s'opposant à la tendance officielle populaire-nationale. Sa rubrique „revue des livres”, à côté des nouveautés de la librairie hongroise, rend compte des livres récemment publiés dans des pays occidentaux. Ainsi par exemple dans la livraison d'août 1879, on trouve un compte rendu du recueil d'articles littéraires et critiques de Zola, *Mes haines*. Dans un autre numéro de la même année, on trouve un article écrit par

²⁴ LISZKAI, Béla, *A realizmus fejlődése századunk francia regényköltészetében, Fővárosi Lapok*, 1878, n° de 130 à 132.

²⁵ *Fővárosi Lapok*, 1878, n° 132.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Dans les périodiques examinées, nous avons trouvé 10 publications sur Zola.

²⁸ NÉMETH G., Béla, *A magyar irodalomkritikai gondolkodás a pozitivizmus korában*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1981, p. 288.

Amadé Saissy, journaliste et professeur français vivant en Hongrie. Le titre „Zola Emil realizztikus regényei” reflète l’indécision qui règne dans l’emploi des termes „réaliste”, „naturaliste” à l’époque et dont nous avons déjà parlé plus haut. On ne peut pas trouver un équivalent français à l’adjectif hongrois „realisztikus” qui est probablement une forme empruntée de l’allemand ou de l’anglais²⁹ ; toutefois, il est évident qu’il signifie „naturaliste”. Dès les premières phrases, on voit que l’opinion de l’auteur diffère sensiblement de celle des critiques jusqu’ici connus par les lecteurs hongrois, puisque Saissy classe Zola parmi les plus brillants talents des dix dernières années. Son propos n’est pas de donner une analyse profonde des huit volumes parus du cycle Rougon-Macquart, mais - après une revue générale - de présenter les détails ayant exercé la plus grande influence sur lui et qui vont certainement éveiller l’attention de la plupart des lecteurs. Il expose avant tout l’objectif de Zola qui apparente le romancier naturaliste à Balzac, les deux écrivains voulant donner un tableau total de la société française dans une période donnée du XIX^e siècle, en représentant toutes les classes, toutes les couches, tous les groupes, etc. Il remarque cependant qu’alors qu’il est déjà aisé de reconnaître la grandeur littéraire de Balzac puisque l’on connaît toute son œuvre, Zola est un écrivain nouveau dont l’œuvre n’est pas encore achevée. Tandis que Paul Bourget a trouvé suffisant les trois premiers volumes du cycle Rougon-Macquart pour juger (et condamner) la méthode et l’art de Zola, Saissy témoigne de beaucoup plus de tolérance. Il présente avec placidité les caractéristiques marquantes des romans zoléens sans se répandre en invectives violentes au nom de la morale ou de l’esthétique classique idéalisante. Il souligne l’importance accordée par Zola à l’observation rigoureuse qui précède la rédaction des romans, ainsi que l’objectivité, l’impersonnalité intentionnelle de l’auteur. Il ne reproche pas l’absence de longs développements psychologiques, au contraire, il constate : „Même ses figures monstrueuses semblent si naturelles sous les entraves du milieu et de la fatalité du tempérament que l’on ne peut pas les imaginer autrement qu’ils sont.” Il réfute l’accusation souvent portée contre Zola selon laquelle le romancier trouve un plaisir malsain dans la peinture du laid. Il reconnaît que Zola regarde la société du Second Empire à travers des lunettes noires, mais même ainsi, il est beaucoup plus près de la réalité que ceux qui la dessinent toute rose. Après avoir présenté les caractéristiques générales, il passe aux détails qui l’ont le plus captivé dans les romans de Zola. Des volumes du cycle Rougon-Macquart, il met en relief les romans qui représentent la rivalité rapace entre les petites villes et la mesquinerie de leurs citoyens : *La Fortune des Rougon* et *La Conquête de Plassans*. Il pense que Zola donne un tableau authentique „des petits bourgeois avarés qui sont propres à l’extérieur et sales à l’intérieur”, mais selon lui cela ne dit pas grand-chose aux lecteurs étrangers qui n’avaient pas l’occasion d’observer personnellement ces gens et qui sont donc dépourvus du plaisir de les reconnaître dans ces romans. (Saissy présente ici une conception bien particulière qui rétrécit beaucoup le cercle des

²⁹ Cf. l’adjectif „realistisch” de la langue allemande et „realistic” en anglais.

œuvres qui peuvent procurer du plaisir aux lecteurs étrangers.) Aussi ne suit-il pas Zola dans „son examen microscopique qu'il fait subir aux mœurs, à la politique, en un mot, à la vie sociale de la France du Seconde Empire”, il préfère plutôt passer en revue quelques détails qui disent la même chose à tous les lecteurs (qu'ils vivent dans n'importe quel pays du monde) : telle est la représentation des passions humaines et en particulier, celle de l'amour. Par la suite, il analyse, grâce à de longues citations, l'idylle qui se joue dans le cadre des atrocités provençales qui ont suivi le coup d'état de 1851 : il veut démontrer que l'amour de Miette, la paysanne et de Silvère, l'ouvrier est un bel exemple de la rencontre exaltante de deux âmes pures. Il a donc beau avoir trouvé authentique et convaincante la méthode artistique de Zola, il ne peut néanmoins pas se débarrasser complètement du goût de l'époque : les éléments sur lesquels il insiste ne sont pas ceux qui distinguent fondamentalement les œuvres de Zola des autres romans du temps, mais justement ceux qui peuvent rencontrer l'approbation même des lecteurs conservateurs, et celle du public féminin au goût raffiné. Ce ne sont donc pas tellement l'observation exacte, l'objectivité, la fidélité à la réalité que Saissy considère comme les plus grands mérites de Zola, mais le contraste entre cette idylle poétique et la prose crue du roman. Un autre numéro de la même année de la revue *Havi Szemle* publie un compte rendu de *L'Assommoir* de Zola, roman qui, en 1877, a connu un succès de scandale en France.³⁰ C'est la publication de la traduction hongroise du roman³¹ qui donne lieu à la rédaction de l'article. L'auteur, comme Saissy, met Zola au rang des plus grands romanciers et il exprime sa conviction que personne ne peut rien reprocher contre la moralité du roman, et considère même que cet exemple effrayant est un moyen efficace pour dégoûter les gens de l'alcool. Il pense néanmoins que la moralité parfaite ne suffit pas en soi-même, car le lecteur devient littéralement malade „en lisant cette histoire sombre et sale” et malgré la force artistique de l'exposition des faits, Zola n'est pas capable d'exalter mais seulement de déprimer, de désespérer. Cette conclusion montre bien que la description crue, brutale de la misère humaine choque même ceux qui seraient les plus ouverts envers le nouveau mouvement littéraire.

C'est justement la prédominance du laid, du mauvais dans ses œuvres que reprochent à Zola les auteurs des deux autres articles (toujours parus en 1879) que nous voudrions présenter encore dans cette étude. Le premier, un reportage de Gergely Csiky sur la représentation de l'adaptation dramatique de *L'Assommoir* au Théâtre Ambigu de Paris a été publié dans *Fővárosi Lapok*, sous le titre „A delirium tremens a szinpadon” [‘*Le delirium tremens sur la scène*’].³² Yves Chevrel remarque dans son livre consacré au naturalisme que la première grande période du naturalisme qu'il situe entre 1879 et 1881 se caractérise aussi par les tentatives de Zola et de Daudet pour s'imposer au théâtre. Csiky, qui assiste à l'une de ces

³⁰ *Havi Szemle*, novembre 1879, p. 219.

³¹ *L'Assommoir* est le premier roman de Zola traduit en hongrois. (Zola. *Az emberirtó*. Regény két kötetben. Francziából fordította Nyári László, Budapest, 1880, Pfeifer Ferdinánd. Le premier tome du roman a vu le jour en 1879, après avoir paru en feuilleton dans le quotidien *Pesti Napló*.)

³² CSIKY, Gergely, *A delirium tremens a szinpadon*, *Fővárosi Lapok*, n° 115, 1879, p. 558-559.

tentatives, condamne l'irruption de la réalité brutale sur la scène au nom de la poésie et du beau. Quoiqu'il n'accepte pas ce genre de théâtre, il ne peut pas se soustraire à son effet : il est impressionné par le jeu étonnamment authentique de l'acteur interprétant le rôle de Coupeau. Il se rend compte qu'il ne s'agit pas ici d'une tentative isolée : „ce n'est pas simplement une pièce nouvelle qui aura une vie éphémère, mais une nouvelle tendance, une nouvelle école qui, après sa première tentative, va se réclamer de la vie et de l'espace". Csiky voudrait ménager le théâtre de cette tendance appelée par lui „réalisme nu" (voilà encore une expression frappante pour désigner le naturalisme), parce qu'il est d'avis que „la tâche du théâtre n'est pas de révolter et de désespérer, mais d'exalter et d'ennoblir", ce qu'il peut atteindre avec le beau, le beau idéal et non „par la présentation nue, sans réconciliation, réparation, apaisement, du laid moral". L'autre article paru en septembre 1879 non signé dans le quotidien *Ellenőr* a pour titre „A naturalizmus az irodalomban" [*Le naturalisme dans la littérature*].³³ C'est probablement le premier texte à utiliser le terme technique „naturalisme" pour désigner le nouveau mouvement littéraire. La première chose à remarquer dans cet article rédigé du début à la fin avec une ironie mordante est qu'il parle de Zola comme d'un personnage de mauvaise réputation. L'éclat provoqué par *L'Assommoir*, les articles polémiques et les manifestes publiés en série dans les journaux français et étrangers ont assuré la célébrité à Zola à travers toute l'Europe. Selon l'auteur de l'article il n'y a rien de nouveau dans cette école qui s'est fait connaître avec grand tapage, sinon l'emploi littéraire du mot „naturalisme". Car le naturalisme n'est pas autre chose qu'une forme „poussée jusqu'à l'extrême, jusqu'au dégoût" du réalisme qui existe depuis toujours dans la littérature ; il n'est qu'une étiquette vide de sens à l'aide de laquelle Zola veut regrouper autour de lui ses fidèles pour livrer un combat contre tout „ce qui est noble, sublime, romanesque et idéal, ravissant et exaltant, beau et éternel dans la littérature". Il pose cependant la question de ce que peut être la raison pour laquelle cette école s'impose, et pas seulement en France. Il croit trouver l'explication dans la nature de „a publicité contemporaine" et nous devons convenir qu'il n'a pas tort. Il est indiscutable que l'ancien directeur du service de la publicité de la Librairie Hachette connaissait très bien et a su exploiter les méthodes qui permettent de vendre, de *bien vendre* un livre. Le rôle de la publicité expertement organisée est loin d'être négligeable dans la diffusion rapide et extensive de la doctrine naturaliste. Les manifestes retentissants de Zola n'auraient peut-être pas produit un tel effet si la critique elle-même n'avait pas éveillé la curiosité du public envers les auteurs de cette école et leurs œuvres.

„*L'Assommoir* (pour ne mentionner que la plus excellente incarnation du naturalisme) serait à moitié moins connu si les critiques n'avaient pas minutieusement disséqué le roman et sa tendance au vu et au su de tout le monde."

³³ *A naturalizmus az irodalomban, Ellenőr*, 24 septembre 1879, p. 458.

Parmi les principes de l'école naturaliste, il met en relief „l'observation de la nature et le document humain” pour les déchiquter aussitôt en se référant aux grands classiques qui n'avaient pas découvert le document humain et cependant ils ont réalisé des œuvres immortelles. Il reproche également aux sujets des romans d'être toujours pris dans le monde de la misère comme s'il n'existait rien d'autre. Finalement, il pose la question suivante : quel peut être le but du roman naturaliste ? Selon lui, ce n'est qu' „offrir quelques épices piquantes au public blasé”. Et la conclusion est semblable à celles que nous avons déjà vues dans les critiques défavorables : le naturalisme ne pourra jamais donner le ton, car les écrivains qui ont du talent continueront de peindre l'homme avec son âme, ils n'excluront pas la vertu de leur art, et „la doctrine des naturalistes, créée pour leur propre gloire, n'aura jamais de droit de cité dans aucune littérature nationale”. Nous savons depuis que l'auteur de l'article s'est trompé : la théorie et la méthode naturalistes ont conquis, et à une vitesse incroyable, la littérature européenne et américaine. Dans ce domaine, la Hongrie contemporaine n'est pas du tout en arrière des autres nations européennes, voire elle est parmi les premières à ouvrir les yeux sur le nouveau mouvement littéraire et à en informer le public. Les résultats des recherches examinés ci-dessus prouvent incontestablement que les romans et la méthode de Zola ont trouvé des échos très tôt dans la littérature hongroise. Un article paru en 1884 dans la revue littéraire *Koszorú* présente bien quel est le statut de Zola dans la vie littéraire hongroise :

„Est-ce que l'on peut encore dire quelque chose de Zola que le public, et le public hongrois en particulier, ne connaisse pas ? Presque toutes ses œuvres sont traduites en hongrois, et les journaux enregistrent avidement tout ce qui est en rapport avec son mode de vie ou de ses habitudes, ce qui prouve également la popularité du grand romancier.”³⁴

En effet, à partir de 1880, la presse hongroise se trouve littéralement inondée de publications sur Zola et sur le mouvement naturaliste. Les périodiques publient des comptes rendus, des critiques des romans et des œuvres théoriques du chef du naturalisme juste après leur parution en France et les traductions ne se font pas attendre longtemps. Les éditeurs reconnaissent vite que le nom de Zola égale le profit, ainsi, entre 1886 et 1890, Zola est le deuxième auteur français le plus traduit en Hongrie après Jules Verne.³⁵ La hâte excessive a souvent une conséquence néfaste en ce qui concerne le niveau des traductions : parmi les premières traductions on trouve des versions mutilées dont l'objectif principal est de satisfaire le besoin de sensation du public. Certains romans ont été traduits plusieurs fois en quelques années et de nombreuses traductions ont vu le jour dans plusieurs éditions. Et pour illustrer encore la popularité inouïe de l'auteur français en Hongrie, citons cette petite anecdote littéraire : en 1885, une jeune fille hongroise, une certaine Juliska Kende,

³⁴ *Flaubert Gustáv barátairól*, *Koszorú*, n° 31, 1884. p. 490.

³⁵ Durant cette période, on a publié en Hongrie 54 œuvres de Verne et 25 de Zola. Cf. *Magyar Könyvészet*, 1886-1900.

admiratrice dévouée et enthousiaste de Zola, a adressé une lettre au maître dans laquelle elle lui demandait de venir en Hongrie pour rassembler ici, en Hongrie les documents nécessaires à un nouveau roman. L'écrivain refuse poliment l'invitation dans une lettre publiée dans la presse hongroise en donnant pour excuses qu'il s'était promis de ne jamais passer les frontières de la France et de ne puiser que dans les sujets français.³⁶ Le roman zoléen sur un sujet hongrois n'est donc pas né mais cette même année 1880, c'est la nouvelle naturaliste hongroise qui voit le jour avec la parution du recueil de Sándor Bródy, intitulé *Nyomor* ['Misère']. La tendance, la théorie et la méthode naturalistes resteront encore pendant longtemps au centre des débats littéraires et critiques.

³⁶ Voir le numéro 17 de l'année 1885 de *Koszorú* qui annonce cette correspondance. La réponse de Zola a été publiée dans *Budapesti Hírlap*.